

La poésie au féminin

Célébrée par les humanistes, les femmes de lettres jettent les bases de leur émancipation intellectuelle. Le «deuxième sexe» s'affirme dans la société de la Renaissance.

> PAR ISABELLE GARNIER-MATHEZ, MAÎTRE DE CONFÉRENCES À L'UNIVERSITÉ LYON-III

La femme occupe une place centrale dans la culture de la Renaissance : ce siècle de chevaliers, de théologiens, de conquérants, est aussi un siècle d'humanistes et d'hommes de cour raffinés qui célèbrent sa beauté, ses vertus, ses talents. Pour autant, l'image de la femme reste singulièrement ambiguë. Le dogme de l'infériorité féminine issu de la tradition judaïque et gréco-latine prévaut toujours ; représentée comme un «abîme de perdition», elle est encore frappée d'incapacité juridique, et les médecins déduisent de la différence des sexes une inégalité corporelle et spirituelle au détriment du «deuxième sexe». Les ouvrages juridiques et théologiques reflètent la «querelle des femmes».

Ce débat, qui voit s'affronter depuis le *Roman de la rose* détracteurs et apologistes des femmes, connaît un ultime rebondissement : la joute mondaine entre poètes de cour connue sous le nom de «querelle des Amyes» (1541-1543) oppose à la femme vénale l'idéal féminin conforme à la conception néoplatonicienne de l'amour (*La Parfaite Amye* d'Antoine Héroët). Le féminisme littéraire s'exprime plus ouvertement. François Rabelais célèbre l'accès à la culture des femmes : «Maintenant toutes disciplines sont restituées [...]. Les femmes et les filles ont aspiré à cette louange et manne céleste de bonne doctrine [érudition]» (*Pantagruel*, 1532), et l'humaniste Antoine du Moulin, qui préface le recueil posthume des *Rymes de gentille et vertueuse Dame Pernette Du Guillet Lyonnaise* (1545), exhorte les «dames lyonnaises» à «achever ce [que Pernette] avoit si heureusement commencé» afin que «si par ce sien petit passe-temps elle vous a montré le chemin à bien, vous la puissiez si glorieusement ensuivre».

DES ÉLANS PÉTRAQUISTES ET NÉOPLATONICIENS

Louise Labé, fleuron de la poésie au féminin. Un véritable «féminisme culturel» (Madeleine Lazard) s'épanouit à Lyon avant de toucher Paris. L'imprimeur humaniste Jean de Tournes, après avoir publié Pernette Du Guillet et Marguerite de Navarre, édite les *Œuvres de Louise Labé Lyonnaise*, considérées par la postérité comme le fleuron de la poésie féminine de la Renaissance. Dans sa dédicace à une aristocrate lyonnaise, Louise s'adresse à ses futures lectrices : «Ne pouvant de moi-même, satisfaire au bon vouloir que je porte à notre sexe, de le voir non en beauté seulement, mais en science et vertu passer ou égaler les hommes : je ne puis faire autre chose que prier les vertueuses Dames d'élever un peu leurs esprits pardessus leurs quenouilles et fuseaux.»

L'ouvrage associe prose et poésie. À côté de trois élégies, les vingt-quatre sonnets d'amour de la «nouvelle Sappho» mêlent une sensualité brûlante à des élans pétrarquistes et néoplatoniciens : un cocktail d'apparente sincérité et de conventions littéraires, très subtilement dosé, qui renouvelle, entre autres, le motif traditionnel des baisers innombrables récurrent dans la poésie latine : «Baise m'encor, rebaise-moi et baise...» De même le sonnet XIII, charnière du recueil qui joue de l'image des amants enlacés, associe la comparaison de l'union du lierre et de l'arbre, empruntée aux *Baisers* de Jean Second et déjà exploitée par la Pléiade, au motif non moins topique de la fuite de l'âme dans le baiser : «Si de mes bras le tenant accolé,/Comme du Lierre est l'arbre encercelé,/La mort venait, de mon aise envieuse : [...]/Lors que souef plus il me baiserait,/Et mon esprit sur ses lèvres fuirait,/Bien je mourrais, plus que vivante, heureuse.»



© RENÉ GABRIEL OJEDA/RMN

▲ **Catherine de Bourbon (1559-1604).** Poétesse, sœur d'Henri IV, fille de la poétesse Jeanne d'Albrecht, petite-fille de Marguerite de Navarre. Peinture d'Amélie Cordelier de la Noue (XIX^e siècle).

Huile sur toile, 74,5 x 58,5 cm. Pau, musée national du château.

L'érudition et la parfaite maîtrise des codes littéraires antiques et contemporains perceptibles dans ces jeux poétiques conduisent la critique moderne à s'interroger sur la conception de l'ouvrage, qui offre – rareté éditoriale – après les œuvres de la dame «les écrits de divers poètes à la louange de Louise Labé», présentés par d'illustres contemporains : Louise Labé est-elle un auteur féminin ou bien «une créature de papier» (Mireille Huchon) empruntant le nom d'une petite bourgeoise, fille et femme de cordier, pour conférer plus d'éclat à un recueil répondant aux nouvelles attentes d'un lectorat cultivé ? Si l'on peut considérer que les questions «sur la vie et les mœurs des



© THE BRIDGEMAN ART LIBRARY

▲ **Marguerite de Navarre (1492-1549)**. Sœur de François I^{er}, protectrice de nombreux artistes, elle fut une figure emblématique de l'esprit de la Renaissance. **Portrait attribué à Jean Clouet (1530).**

Huile sur toile, 61,2 x 52, 6 cm. Liverpool, Walker Art Gallery.

poètes sont inutiles à la compréhension de l'art» (Enzo Giudici), un tel débat fait en l'occurrence partie intégrante de la réception d'une œuvre dont l'émergence demeure entourée de mystère.

Une floraison de «poétresses». Il reste que la ville de Lyon est prodigue en femmes de lettres célébrées dans toute la France : Jacqueline de Stuart, Marguerite de Bourg (mère du poète Maurice Scève), Claudine et Sibylle Scève (ses sœurs), Marie de Pierre-Vive, dame Du Perron – mère du futur cardinal de Retz. Mais ce sont des aristocrates et non des bourgeoises, comme le sont les autres poétesses de France, dont les œuvres entrent timidement aujourd'hui dans les anthologies de

poésie du XVI^e siècle : Anne de Marquets, religieuse, publie des *Sonnets, prières et devises en forme de pasquins* dès 1561 avant ses *480 Sonnets spirituels* ; Marie Madeleine et Catherine des Roches, mère et fille, qui tiennent à Poitiers un salon remarqué, publient ensemble *Les Œuvres* (1578) ; Gabrielle de Coignard élabore des *Œuvres chrétiennes* (1594) publiées à Toulouse à titre posthume par ses filles, regroupant un recueil qui chante l'amour de Dieu (*Sonnets spirituels*) et des *Vers chrétiens* qui contiennent notamment un poème héroïque consacré à Judith, parangon de la femme forte ; Catherine de Bourbon, sœur d'Henri IV, confirme son refus d'abjurer le protestantisme dans ses *Stances de Madame, sœur du roi*.

Marguerite de Navarre, la «perle des Valois». La naissance aristocratique et l'écriture religieuse apparaissent ainsi comme deux traits récurrents du personnage de femme-poète au XVI^e siècle. Celle qui, la première et de la manière la plus éclatante, les a portés à leur plus haut degré est une figure emblématique de

l'esprit de la Renaissance : Marguerite de Navarre (1492-1549), sœur de François I^{er}, surnommée la «perle des Valois» pour son rayonnement intellectuel, dont on oublie trop qu'elle a été l'un des grands poètes de son temps. Protectrice de nombreux écrivains taxés d'hérésie (Lefèvre d'Étaples traducteur de la Bible, Clément Marot son secrétaire, Rabelais qui lui dédie le *Tiers Livre*, Calvin), Marguerite confie au papier ses préoccupations spirituelles, morales, politiques. Si son texte le plus connu est le recueil de nouvelles de *L'Heptaméron*, elle a composé plusieurs pièces de théâtre, et surtout d'innombrables vers qui expriment son élan mystique et sa «vive foy» en Dieu, rassemblés dans les *Marguerites de la Marguerite des princesses* (Lyon, 1547), comme cette chanson spirituelle : « Si le monde vous vient tenter/De richesse, honneur et plaisir,/Et les vous vient tous présenter,/N'y mettez ni cœur ni désir :/ Car cette chose temporelle,/Retourne où était paravant,/Autant en emporte le vent. [...] /Si l'on vous dit qu'en autre lieu/L'on puisse trouver réconfort,/Et vrai salut, qu'en un seul Dieu,/C'est pour mettre votre âme à mort,/Montrez vous lors rebelle,/Et démentez le plus savant,/Autant en emporte le vent. » Son premier poème imprimé, *Le Miroir de l'ame pecheresse* (1531), manifeste un soutien discret mais efficace à la cause des évangéliques qui instaurent un renouveau spirituel et religieux sous François I^{er} ; le livre est censuré par la faculté de théologie en 1533. Conteuse enjouée, auteure prolifique jusqu'au ressassement, Marguerite est avant tout une femme de lettres engagée, la première à être publiée en France de son vivant.

Ainsi émerge, à côté d'une poésie masculine surabondante, la voix singulière des poétesses. Souvent porteuses d'un message spirituel ambitieux, elles contribuent à l'affirmation croissante des femmes sur la scène publique, initiant un mouvement qui n'est pas prêt de s'éteindre. ●

SAVOIR ⊕

- HUCHON Mireille. *Louise Labé, une créature de papier*. Genève (Suisse) : Droz, 2006.
- LAZARD Madeleine. *Les Avenues de Fémynie : les femmes et la Renaissance*. Paris : Fayard, 2001.
- MATHIEU-CASTELLANI Gisèle. *La Quenouille et la Lyre*. Paris : José Corti, 1998.
- www.siefar.org, Société internationale pour l'étude des femmes de l'Ancien Régime.